

## ***In situ, ou marcher sur la Muse***

une intervention de Caroline Lamarche (Goncourt de la nouvelle 2019).

Avec un *powerpoint* illustré par les images de L'Evangile doré de Jésus-Triste, éd. Fremok, 2017.

Un jour mon éditeur parisien m'a dit - j'avais placé dans un de mes livres une scène qui se passait à Bruxelles : « Bruxelles ? Ne pouvez-vous pas plutôt mettre Londres ou Berlin ? » Ce fut comme si l'on me disait : ne pouvez-vous pas vous déterritorialiser, vous dé-situer, bref, écrire du Caroline Lamarche qui ne soit pas vraiment du Caroline Lamarche ?

Aujourd'hui que Bruxelles, carrefour des Europes, devient la nouvelle Berlin (dit-on), j'écris à Liège essentiellement, ville éminemment littéraire pour toutes sortes de raisons qui me paraissent à ce point évidentes que je renonce à les énumérer - qu'on lise, pour s'en persuader, les récents « Blues pour trois tombes et un fantôme » de Philippe Marczewski, « Bataille (pas l'auteur) » d'Aurélie Willam Levaux, ou « Gaspard, une écriture au XIXe siècle » de Carl Havelange. Ecrivant les titres de ces coups de coeur, j'écoute, fidèle à une autre ville qui me porte, BX VICE, du rappeur bruxellois Scylla :

*C'est ici que j'ai goûté l'averse, ici qu'la pluie m'a fait roi, ouais  
Que depuis tout petit je rêve, ici que je vis à l'étroit  
Qui sait, peut-être qu'un jour, c'est dans ce trou que j'irai nourrir la terre ? (...)*

*BX Vice  
Maisons de disques, (...) elles me disaient "tu peux tout péter, wesh, mais t'es en France, sois efficace : commence d'abord par masquer que t'es Belge".  
Dès qu'j'suis rentré j'ai écrit  
BX Vice.*

Scylla, les écrivains sus-nommé.e.s et moi sommes sans doute des artistes *situés*, qui résistons aux injonctions de masquer notre provenance. Car si j'ai passé ma petite enfance en Espagne et ma jeunesse à Paris, je suis d'ici, je veux dire de Liège, ma ville natale, tout en me sentant chez moi partout, prête à vivre ailleurs, dans une chambre louée à Oaxaca, Maribor, Cork, New York, ou Riga, et même Vottem, premier lieu de mon installation expérimentale ici, il y a cinq ans environ, Vottem où les plus grands jazzmen et women du monde entier se sont donnés et se donnent encore rendez-vous au Pelzer jazz club, bref, c'est à Liège que j'écris et que je tente de percer le plafond de verre réservé aux artistes francophones.

*Art en marge, Art & marges*, appellations successives d'un musée de Bruxelles qui m'est cher, que je suis depuis quelques années, grâce à Carine Fol qui m'y a attirée, puis à l'équipe actuelle qui m'a confiée une exposition à l'été 2019 comme commissaire. À Liège, c'était le MAD Musée, c'est maintenant le TRINK HALL, et voilà que, sous l'égide de Carl Havelange, on n'y parle plus d'*art brut, en marge, et marge, outsider*, mais d'*arts situés*, appellation à qui je souhaite une fortune qui pulvérise le fameux plafond de verre que je viens d'évoquer. J'ai exploré la chose et tout fait sens, à vrai dire, à commencer par l'appellation TRINK HALL.

J'aime bien TRINK HALL avec son origine historique (un lieu de délassement, au Parc d'Avroy, à la Belle Epoque) et « située », là où MAD est un acronyme qui pourrait marcher à Bruxelles ou à New York. (De même, à Bruxelles, WIELS ou KANAL me semblent plus « situés », donc poétiques, que le MIMA, qu'on aurait pu appeler le BRASS, si on voulait éviter le trop classique BELLEVUE). La continuité du TRINK HALL à travers les âges me semble liée, sur le plan architectural, à l'audace, chaque époque inaugurant une nouvelle figure du bâtiment principal et une nouvelle figure de kiosque à musique. Cet ensemble a échappé, contrairement à d'autres, à la « politique de la table rase », ayant trouvé chaque fois à renaître sans perdre « l'esprit du lieu », précisément. Les architectes Beguin et Massart commis à sa résurrection en ont fait un cocon singulier, aux lignes pures et douces, à la texture luminescente. Une bulle magique.

Je suis sensible à l'idée qu'il faut, pour approcher les œuvres, partir du lieu, de l'environnement, du paysage, du contexte dans lequel elles sont nées. L'enracinement est la condition de l'universel autant que le voyage. La confiance *in situ*, l'activité du port d'attache constitue un tremplin pour le rayonnement au-delà des frontières (il n'est que de voir la fortune de termes wallons comme *houille*, *deille*, *hiercheur*, etc. dans la langue française). L'inscription dans un lieu - et dans la communauté présente sur ce lieu : la mine, l'atelier, la ville - peut éclairer, porter plus loin une œuvre, lui faire franchir les frontières, tout en préservant ses racines. Liège et Simenon (et, depuis Simenon, tant d'autres artistes et écrivains), Gand et Berlinde De Bruyckere, Scylla et Bruxelles, Mochelan et Charleroi. Ou encore La S Grand Atelier et Vielsalm.

Tout le monde, depuis la Bible, connaît Jérusalem. Mais connaît-on *Vielsalem* ? C'est de *Vielsalem*, avatar biblique de Vielsalm, que je vais vous parler ici, à travers une œuvre singulière qui, personnellement, m'enchante. L'Evangile doré de Jésus-Triste, édité par Fremok, est le fruit d'une collaboration entre artistes *outsiders* et *insiders*, le résultat d'un atelier commun mené à la S Grand Atelier de Vielsalm, sous l'égide de sa directrice artistique Anne-Françoise Rouche, et du dessinateur et co-fondateur (avec Thierry Van Hasselt) des éditions Fremok, Yvan Alagbé. Ce genre d'atelier est désormais mené régulièrement et donne lieu à des publications spécifiques chez Fremok, dans la collection *Knock Outsider*.

Dans L'Evangile doré de Jésus-Triste, Vielsalm devient *Vielsalem* (pour Jérusalem). Jésus n'y marche pas sur le lac de Tibériade mais sur la Muse, qui est la Meuse. Quant à la fille de Jaïre elle devient la *fille de Zaïre*... j'en passe et des meilleures. Yvan Alagbé, l'auteur de ces calembours « situés » (jusqu'à présent j'avais surtout pisté l'art du calembour chez mes amis liégeois, pensant à une spécialité locale) est franco-béninois, professeur d'art à Strasbourg, dessinateur et auteur du texte qui accompagne ces images nées au fin fond de la Wallonie. Il est agnostique, familier des traditions animistes, mais il a découvert et lu toute la Bible dans les années 2000. C'est donc un *outsider*, s'agissant des écrits spirituels de l'Occident, et un érudit décalé. Il y a dans ce livre d'autres *private jokes* relatives aux lieux géographiques, à des références musicales (les Destiny's Childs), picturales (le radeau de la Méduse), religieuses (*Avé Luïa* pour Alléluia, etc.), à des réalités contemporaines (les migrants en Méditerranée), et surtout aux gravures de la Bible par Gustave Doré. Le tout dans le respect de « l'esprit » de l'Histoire Sainte, mais avec des décalages subversifs révélateurs de notre époque, avec ses drames, ses beautés et son irrévérence. Le plus fort de la chose est que Jésus-Christ est ici une femme (*Jésus-Triste*), le féminin étant un *lieu*, évidemment. La joie aussi, du reste, que

Jésus-Triste s'obstine, au risque de sa vie, à ramener dans le monde. Quels que soient les événements douloureux que ces pages relatent – la solitude, le supplice, la mort en croix – tout le récit est irrigué par la quête de cette joie et par son triomphe final.

On l'aura compris, le livre est parcouru par une ironie révélatrice des angles morts de l'Histoire (sainte ou non). L'ironie est, selon Jankélévich, un lieu de résistance pour les dominés. L'ironie serait cet « art non de vaincre, mais de persuader » (selon Régine Detambel à propos de Jankélévich), ou encore ce « simulacre » (selon Vinciane Despret à propos des chants d'oiseaux) qui permet de délimiter fermement un territoire sans massacer ses adversaires...

Les éditeurs de Fremok, à propos de la collection *Knock Outsider*, évoquent un « troisième langage », un langage qui sort des cadres habituels, un langage apocryphe en quelque sorte, qui peine à trouver une place dans les lieux d'édition classiques, mais qui est évidemment d'avant-garde. Ce « troisième langage », dans L'Evangile doré de Jésus-Triste est un langage *situé*, et ce, à plusieurs égards, on l'aura compris, à commencer par le fait que ce Jésus-ci est *Jésus-Triste*, androgyne au nom de femme dans un monde obstinément patriarcal. Quand à Dieu, l'Eternel, le voilà avantageusement remplacé par *l'Eternelle*.

Yvan Alagbé prépare actuellement une réécriture de l'Ancien Testament, toujours selon le principe du travail en atelier entre artistes *insiders* et *outsiders*, avec, en perspective, une nouvelle résidence à la S Grand Atelier à Vielsalm, mais aussi à Bruxelles et Strasbourg, chaque équipe d'artistes se rendant en quelque sorte « dans le lieu » de l'autre équipe. J'ai eu l'occasion d'interroger brièvement Thierry Van Hasselt, éditeur du projet, sur la manière dont, comme dessinateur, il s'est « inscrit dans le lieu » avec son correspondant de Vielsalm, l'artiste Marcel Schmitz. Il m'a répondu qu'il fallait d'abord beaucoup observer, puis regarder des images ensemble, avant même de songer à travailler en duo. Et qu'il y avait toujours des imprévus...

À ce titre, je vous soumets une dernière image et son histoire, telle qu'elle m'a été racontée par Yvan Alagbé. Il s'agit de l'image correspondant, dans les gravures de Gustave Doré, au Massacre des Innocents. Pour les artistes du projet de la S Grand Atelier, il s'agit évidemment du Massacre des Innocentes, des petites filles, donc. Il faut savoir que toutes les gravures étaient prévues en noir et blanc. Mais voilà qu'Yvan Alagbé remarque, parmi les planches écartées, une image violemment hachurée, matériau colérique, comme gâché. Et qu'il lui vient l'idée de la passer au rouge. Une fois imprimée, cette image rougie se met à ressembler à une pluie de sang, illustration idéale du massacre des petites filles. Et elle fait naître chez Yvan Alagbé cette légende qui réclame justice :

*Une génération de femmes fut mise à mort entre le lever du soleil et son coucher.  
Depuis, en souvenir de ce jour, chaque mois, les femmes saignent. Et le sang crie vers l'Eternelle.*

Il y a là une leçon que je médite. Être *situé*, ce serait aussi admettre qu'un lieu particulier, et par là limité, puisse autoriser des excentricités voire des ratés apparents, dont l'histoire ou la géographie ou le caractère des habitants seraient la cause. Ce serait admettre que l'ambivalence est inséparable du territoire et que l'écart, voire la colère ou

le rejet, peuvent nourrir le terreau des plus belles inventions et des plus vigoureux récits. L'image délaissée devient alors image centrale, universelle, polysémique, soleil rouge dans le blanc et noir.

J'aimerais conclure par ces mots, extraits de la postface écrite par Yvan Alagbé pour l'Evangile de Jésus-Triste, car ils résument mes impressions de lectrice de ce livre aussi étonnant que magnifique :

*Si nous avons parfois eu le sourire aux lèvres, c'est la bouche sèche et le cœur serré, enflammés et enthousiastes pourtant, que nous aurons marché avec ce projet sur les eaux qui s'étendent entre les artistes porteurs d'un handicap et les autres, entre les croyants et les autres, entre les femmes et les hommes, entre tout un chacun. Nous sommes heureux d'y avoir gagné la foi en la Joie éternelle. Avé Luïa !*

Caroline Lamarche

NB Ce texte, privé du *powerpoint* qui l'accompagnait, est tiré d'une conférence plus ramifiée, progressant d'image en image, qui a été donnée lors du colloque **Penser les Arts situés** le 4 décembre 2019 à la Cité Miroir à Liège.